

SUR QUELQUES INSCRIPTIONS DU PAYS BASQUE ET DES ENVIRONS

Il m'est arrivé, comme d'ailleurs à bien des étrangers pendant les premières semaines de leur arrivée dans un pays nouveau, avec l'enthousiasme et l'excitation des découvertes continues, vraies en réalité ou en apparence seulement, d'être porté à croire que j'étais le premier à découvrir ou à apprécier à leur juste valeur beaucoup de belles choses. Nous croyons facilement que ces objets, ces paysages, cette architecture, ces inscriptions, ces mœurs sont aussi inconnus aux autres qu'ils nous l'étaient hier encore à nous-mêmes; et nous nous empressons d'écrire tout d'un coup sur le pays un livre ou au moins un mémoire qui, nous le croyons, dépassera tout ce qu'on en a dit jusqu'à ce jour.

Inutile de dire que tout cela n'est qu'un mirage du grand désert de notre ignorance. Peu à peu nous apprenons à nous méfier de ces superbes conclusions. Ces beautés ou de la nature, ou de l'art, ont été vues et décrites par une foule de curieux avant nous. Elles ont eu des admirateurs aussi enthousiastes et beaucoup plus éclairés que nous. Le livre que nous croyons pouvoir écrire devient tous les jours de plus en plus mince; le mémoire se restreint bientôt à de très minimes proportions. On est étonné d'abord de l'ignorance des indigènes, de leur absence complète d'appréciation des merveilles de leur pays; on est presque tenté de les mépriser. Mais peu à peu, après plusieurs années de séjour, si, au lieu de nous contenter d'une admiration banale, nous nous efforçons d'étudier un peu sérieusement ces objets, de rechercher l'histoire véritable de l'art, de l'archéologie, des mœurs, de l'histoire naturelle, scientifique ou politique du pays, alors nous

constatons avec surprise un complet revirement dans nos premières idées. Au lieu de vouloir guider, nous suivons nous-mêmes d'autres guides, nous nous confions à d'autres maîtres.

Nous avions lu peut-être quelques livres qui passent pour exacts, écrits dans notre idiome natif, ou quelques ouvrages également classiques dans la langue officielle du pays; nous avions accepté sans réserve toutes leurs conclusions. Nous n'avions que de la pitié pour les hommes du peuple qui ne peuvent qu'à grand'peine s'exprimer dans la langue officielle, qui parlent entre eux quelque idiome barbare, quelque patois sans littérature et sans livres. Mais, petit à petit, tout cela change. Nous soupçonnons d'abord, et nos soupçons deviennent ensuite rapidement une certitude, que ce ne sont pas toujours les indigènes de la région qui ont tort; mais, au contraire, les écrivains classiques, les littérateurs distingués, et surtout les auteurs étrangers, quelle que soit leur autorité dans leur propre pays. Alors nous tâchons au moins d'étudier, de lire, de comprendre un peu, enfin peut-être de balbutier quelques mots de ces idiomes si rudes, qui nous ont paru d'abord une quantité si facilement négligeable. Nous sommes enfin dans la bonne voie, si nous y ajoutons l'étude des documents, des archives, des monuments; si nous tâchons de saisir sur le vif les mœurs, les coutumes, les habitudes du pays chez les campagnards eux-mêmes; si nous ne nous contentons pas d'admettre comme parole d'Evangile tout ce que nous disent les guides, les cochers, les garçons d'hôtel, et toute la domesticité des villes d'eaux.... bientôt tout sera changé. Le livre ou le mémoire que nous aurions écrit-avec une confiance absolue, alors que nous savions seulement notre propre langue et la langue officielle du pays, reste toujours à faire. Nous commençons à reconnaître notre propre ignorance, l'insuffisance complète de nos moyens; au lieu d'être des interprètes et des conducteurs pour les autres, nous avouons que nous avons et que nous aurons toujours besoin nous mêmes d'interprètes et de conducteurs. Jamais un étranger n'arrivera à connaître l'idiome d'un peuple comme n'importe quel individu de ce peuple; il sera toujours exposé à se tromper sur les mots, sur les choses, sur les incidents les plus ordinaires de la vie actuelle. Mais c'est quelque chose cependant d'avoir appris à pouvoir se servir autant que possible de la langue, des documents, des monuments du pays même.

Cette vérité générale doit se traduire pour les études qui intéres-

sent le département des Basses-Pyrénées, d'abord par une méfiance profonde envers tout ce qui a été écrit en français sans aucune connaissance des langues, des archives ou des monuments du pays; ensuite par la résolution de n'accepter rien dont il ne se trouve des traces soit dans l'euskara, soit dans les patois gascons du département.

A quel propos, me dira-t-on, cette dissertation critique vient-elle ouvrir une étude sur les inscriptions du Pays Basque et des alentours? Elle est plus utile peut-être qu'il ne paraît. Les pages suivantes ne sont guère qu'une confession de mon incapacité, et celles qui précèdent pourront, tout au moins, me servir d'excuse.

Le premier sujet qui m'a tenté quelques mois après mon arrivée dans ce pays, fut d'écrire un mémoire sur les inscriptions arabes et l'influence des Arabes dans les Basses-Pyrénées. Je ne savais pas un seul mot d'arabe, mais un de mes amis intimes était l'un des premiers professeurs d'arabe de l'Angleterre: je crus pouvoir, grâce à lui, me tirer aisément d'affaire. Je me mis donc avec enthousiasme à copier, compulser, interpréter toutes les inscriptions, tous les monuments plus ou moins arabes.

Il y en avait qui sautaient aux yeux: *Fuenterrabia*, Fontarabie: l'*Atalaye*, à Biarritz; le lac *Mouriscot*; les inscriptions d'*Etsaut*, dans la vallée d'Aspe; l'église de *Sainte-Engrâce*, et maint autre exemple de l'architecture arabe. Tout cela dérivait évidemment des Maures ou des Arabes d'Espagne; c'était accepté comme tel par tout le monde: *Vox populi, vox Dei*.

Malheureusement, comme on le sait aujourd'hui, pas un seul de tous ces mots, pas une de ces inscriptions, aucun détail de cette architecture, n'est vraiment arabe.

Le mot *Fuenterrabia*, Fontarabie, la fontaine des Arabes, n'a rien à faire ni avec una fontaine, ni avec les Arabes. C'est un exemple de la façon étrange dont les Romains traduisaient parfois en latin les noms indigènes. Ils prenaient simplement le premier mot latin qui ressemblait un peu au son du mot indigène, surtout s'il convenait à quelque détail topographique de l'endroit. Ils croyaient arriver ainsi à une véritable interprétation. Le nom basque de *Fuenterrabia* est: *Ondarrabia* «les deux sables, les deux bancs de sable, entre deux bancs de sable», qui répond très exactement à la situation de la ville vue du côté de la mer. Les Romains le voyaient: mais ils voyaient aussi tous les jours le torrent de la marée descendre à la mer, en face de la

ville, avec une rapidité vertigineuse. Ceci, sans doute, leur suggérait l'idée que *Ondarrabia* était *Onda-unda*, *rabi-rapidus*; *Ondarrabia* devait donc être *fons rapidus*; et ce *fons rapidus* latin est devenu *Fuenterrabía*, *Fontarabie*.

Il y a plus d'un exemple de ce curieux procédé de traduction latine des mots indigènes. Le nom basque de *Roncesvalles*, *Roncevaux*, est *Orreaga* «les genévriers, lieu abondant en genévriers»; les latinistes en ont fait *Roncida* ou *Runcida vallis*, *Roncivals*, *Rencesvals*, des chansons de Gestes, «la vallée des broussailles». Un autre exemple est celui de *Libredon*, en Galice, originairement celtique: *Llwybr dun* de *Llwybr* «chemin», et *dun* ou *don* «colline ou forteresse»; appellations conservées encore dans les noms gallegos: *Monte Burgo*, *Libredon* et *Castelo do caminho* «château du chemin». Les Romains en ont fait *Liberum donum*; deux mots latins qui se rapprochent le plus par la prononciation de *Llwybr don*, mais qui signifient «don gratuit», un véritable non sens; de *Liberum donum*, les Espagnols ont fait *Libredon*; ces deux formes se rapportent non à la signification des mots, mais seulement à la similitude des sons.¹ Dans le plus ancien vocabulaire basque connu, les vingt mots cités dans le *Codex calixtinus* du XII^e siècle, nous lisons: *Presbiterum* (prêtre), *belaterra*. Le brave pèlerin qui a écrit ces mots savait bien qu'on lui avait donné *belaterra* comme le mot basque signifiant «prêtre», mais seduit par le son latin des syllabes, il ne peut pas s'affranchir de l'idée qu'ils doivent avoir une signification latine, et il ajoute cette naïveté: «*Belaterra, quod interpretatur pulcra terra*», c'est-à-dire ce qui se traduit «belle terre».² Voilà ce que les noms basques ou celtiques sont devenus dans les bouches romaines.

Mais l'*Atalaye*, au moins, est-il assurément arabe? car *Atalaya* veut dire en arabe «une guérite». Je remarquai bientôt que les vieux Biarrots et les vieilles Biarrottes (c'était à une époque où il y avait encore de vrais Biarrots, du temps de Larrebant), prononçaient toujours et très distinctement *La Tallaie*, et jamais l'*Atalaye*. Je trouve aussi le nom ainsi écrit: *La Talaye*, en 1619, dans un document cité par Francisque Michel (*Les Races Maudites*, vol. II, p. 190). Je ne sais pas

(1) *Recuerdos de un viaje á Santiago de Galicia*, por el P. Fidel Fita y D. Aureliano Fernandez-Guerra (Madrid, 1880), pp. 27, 69, 75.

(2) *Recuerdos de un viaje á Santiago de Galicia*, por el P. Fidel Fita y D. Aureliano Fernandez-Guerra (Madrid, 1880), p. 58.

trop ce que veut dire *La Talaye*, mais il y a évidemment la même distinction à faire entre l'*Atalaye* et *La Talaye*, qu'entre *La Rhune*, qui n'a aucun sens dans aucun idiome, et *Larrhun*, qui est la forme basque originale.

Le nom du petit lac *Mouriscot* semble réellement s'attacher au passage des *Moriscos*, en 1610; mais il y avait certainement quelque nom antérieur, probablement basque, qui a été perdu. En tout cas, il n'a rien à faire avec l'invasion arabe du VIII^e siècle. Il est curieux de constater aussi que le nom de la *Négresse*, ou plutôt de la halte de la *Négresse*, près de la gare de Biarritz, n'a aucun rapport avec le nom du lac *Mouriscot*. Des vieillards m'ont plus d'une fois affirmé sur place que le nom provenait d'une véritable négresse qui avait tenu l'auberge, qui était très aimée de sa clientèle, et qui a légué son nom à la petite localité.

Tous les itinéraires des Basses-Pyrénées portent des inscriptions arabes d'Etsaut, dans la vallée d'Aspe. J'ai visité l'endroit bien des fois, mais je n'y ai jamais vu trace d'inscription arabe. Ce que j'y ai vu, c'est le monogramme du Christ dans sa forme grecque, les armoiries de la famille de Lembeye, et les Vaches de Béarn sculptées sur une vieille tour. Au village de Broce, de l'autre côté du Gave, vis-à-vis d'Etsaut, il y a beaucoup plus de restes des XIII^e et XV^e siècles, mais rien d'arabe. A Tardets et à Licq, dans la vallée du Saison, il y avait, disait-on, des inscriptions hébraïques dans les églises; elles consistaient simplement dans la mention, en vieux français, de dons pour l'entretien de l'autel et pour l'éclairage de l'église.

Il en est à peu près de même pour l'architecture. Je n'ai jamais pu constater des traces certaines d'architecture arabe. De la romane, du romantique, de l'ogivale, bien souvent; mais jamais d'arabe. Je crois que ce qui a peut-être trompé certains écrivains ou archéologues, c'est la ressemblance sur quelques détails de l'architecture arabe, avec l'architecture romane ou romantique. Toutes les trois dérivent de l'ancienne architecture latine. L'arabe vient du romano-byzantin; la romane, du gallo-romain; le romantique, du lombardo-romain. Il y a parenté entre elles, et une certaine similitude sur quelques points, mais la dérivation historique est tout à fait distincte. Les architectes et les restaurateurs s'y sont trompés plus d'une fois. Pour celui qui voit pour la première fois l'église de Ste-Engrâce comme elle est à présent, c'est un bâtiment moitié arabe. Pour ceux qui l'ont vue dans

son état primitif il n'y a rien d'arabe, mais simplement du roman. J'ai demandé à un architecte que j'ai rencontré par hasard à Mauléon, comment on avait pu se tromper à un tel point. Il m'a répondu que l'inspecteur général avait voyagé beaucoup en Espagne, qu'il était un admirateur passionné de l'Alhambra, et que depuis lors il voyait de l'arabe partout. Je n'ai pas besoin de fournir d'autres preuves de cette manie de restauration maladroite dans les Basses-Pyrénées; elles éclatent partout.

Enfin, non obstant tant d'affirmations contraires, je n'ai pas trouvé des traces bien conservées, ni de la langue, ni des inscriptions, ni de l'architecture arabe dans le Pays Basque; c'est pour quoi mon mémoire, sur l'influence arabe dans le département des Basses-Pyrénées n'a jamais été écrit, comme bien d'autres chefs-d'œuvre morts avant de naître.

Mais au lieu de chercher ce qu'il n'y a pas, recueillons plutôt ce qu'il y a. Je n'ai pas la prétention de faire une épigraphie des Basses-Pyrénées, pas même de cette partie du département que j'ai le plus visitée. Mes moyens et mon savoir sont tout à fait insuffisants. Mais eu feuilletant, il y a quelques mois dans un moment de loisir, mes vieux carnets de voyages, j'y ai trouvé des copies de quelques inscriptions relativement modernes, qui ne seront pas peut-être tout à fait dépourvues d'intérêt pour notre Société. Je les recopie ci-après, surtout parce que j'ai quelques raisons de croire que plusieurs de ces inscriptions se dégradent ou se perdent. Il y en a que j'avais vues autrefois et que j'ai recherchées en vain dans une récente visite. Il y en a d'autres que je n'ai pu réussir à copier exactement. J'espère que cette publication excitera quelqu'un de mes collègues, plus jeune et mieux doué que moi, à compléter cette petite collection.

Je ne peux pas entamer la grande discussion sur l'authenticité de l'inscription de Hasparren. Elle a attiré l'attention des plus grands savants, et la cause n'est pas encore décidée.

WENTWORTH WEBSTER.

(A suivre)

INTERESES LOCALES

LA DESINFECCIÓN DEL ALCANTARILLADO¹

No puede ser más racional el método propuesto por el doctor Laffitte de reemplazar con el sulfato férrico el cloruro de calcio que ahora se usa; pero encierra un grave peligro si no se toman precauciones.

Hoy día está sobre el tapete en Francia la resolución del abono por medio del sulfato de hierro, y tan compleja es la reacción cuando se hace en presencia de materias orgánicas y en suelos calcáreos, que aún no están acordes los más eminentes químicos de las estaciones agronómicas; pero hay conformidad absoluta en admitir que la cal es la que toma una parte más activa descalcarizándose el terreno con gran rapidez, pues es sabido que el sulfato de cal es más soluble que el óxido, al que se considera como insoluble. Por este motivo, si el sulfato férrico entrase en el alcantarillado sería muy rápidamente destruido en todo lo que la cal hidráulica de Zumaya es su base principal, pues además de reaccionar sobre la cal es casi seguro se llevara con la misma rapidez la magnesia deshaciendo por consiguiente la coherencia del hormigón.

Es, pues, indispensable, si ese sistema se adopta, revestir la parte bañada con un betún inatacable por los ácidos como la mezcla de cera y azufre, ú otro más económico.

Por lo demás, el sistema no sólo es preferible bajo el punto de vista químico, sino bajo el micrográfico, siendo sabido, que casi to-

(1) Véase página 110.

dos los microbios se encuentran mal en los medios ácidos y muchos mueren cuando se les saca de los alcalinos poco concentrados.

Pero para mi modo de ver hay otro sistema de limpieza más económico una vez planteado y se reduce á establecer en las cabezas del alcantarillado, depósitos basculares análogos á los de los pluviómetros que vertieran en cada vaivén 50 á 60 hectólitros de agua procedente del sobrante de las fuentes, con lo cual arrastraría á oleadas todos los depósitos de las alcantarillas si basculan en la baja mar.

Para esto bastaría poner en el eje del depósito un trisque en comunicación con el exterior, y que los encargados de la limpieza podrían soltar en el momento oportuno. Establecido este sistema, aunque se empleasen pequeñas cantidades de sulfato férrico sería más completa la limpieza y desinfección del alcantarillado.

El pueblo de Cenicero en la Rioja, en donde muchas casas no tenían retretes, no se distinguía por ser malsano y desde que han establecido el alcantarillado con poca agua, es el más insalubre de la Rioja, pues cuando salen de tifus es para entrar en difteria, viruela, intermitentes perniciosas..... pues no han hecho más que establecer un cultivo de microbios, y aquí debe haber algo parecido que debemos tratar de obviar los que deseamos no se goce más que salud en esta población.

EL CONDE DE HERVIAS.

San Sebastian, Febrero de 1893.



Z O Z U A K



(ROGELIO CORDON-I)

Udaberriya dator;
Sasitik sasira,
Asi dira pregoitan
Chiru-liru-lira.
Ara an, choku artan,
Bi, jira ta bira,
¡Gašuak!... eitzariyak
Izanik kupira,
Poza sartu zaiote
Biyotzen erdira.
¡Zer kontentu dabiltzan!
¡Begira!... ¡Begira!

ANTONIO ARZÁC.



JOSE Y JOSEPA.

(CUENTO BASCO)

Jošé era un joven robusto, lleno de vida, de conducta intachable, é hijo de un padre virtuosísimo.

Un dia de los muchos que al cabo del año dedicaba á la labranza, acertó á pasar muy cerca de donde él layaba la tierra su vecina Jošepa, arrogante moza, tan bella como buena.

Las pocas palabras que entre ambos se cruzaron en aquel memorable dia, fueron el comienzo de una pasión que se desarrolló mediante los sucesivos y frecuentes encuentros que desde entonces se originaron, y al año justo de aquella primera entrevista amorosa, Jošé todo emocionado se presentaba al padre de su novia y le pedía su hija en matrimonio, gracia que sin reparo le fué concedida merced á su reconocida laboriosidad y bondadoso carácter.

La víspera de la boda, Jošepa que estaba en la heredad cortando hierba para el ganado, se sintió mordida en un pié y observó con espanto que era una vívora la causante de la herida y que su pierna iba por momentos adquiriendo un color negruzco é hinchándose de una manera horrible. Frio glacial cubrió su cuerpo, desvaneciése por completo su espíritu y la rigidez cadavérica de su faz denunció una muerte dolorosa. Efectivamente, á las pocas horas de tan triste suceso moría envenenada.

Jošé, presa de la mayor desesperación, lloraba como un niño ante el cadáver de su amada, cuando de las alturas celestes salió una voz que le dijo:

—«Si quieres que tu novia vuelva á la vida en tu mano está el conseguirlo.

Dále la mitad de tus días y ella volverá á levantarse.»

Y Joſé dió la mitad de sus días y tuvo el consuelo de ver sana y salva á su Joſepa, con la que casó al dia siguiente.

Vivian felicísimos, pero en este valle de lágrimas la felicidad dura poco y nuestros recien casados la vieron pronto turbada con una nueva desgracia. La viruela hacia estragos y Joſé se vió invadido de ella y á los cortos días desahuciado por los médicos en términos que su pobre mujer desolada aguardaba ya el desenlace fatal; mas en aquellos tristes instantes volvió á escucharse la misma voz misteriosa que había oido su marido en el lance en que ella estuvo á punto de ser enterrada, y esa voz dejó escapar las siguientes palabras:

—«Joſepa si quieres sacrificarte y dar tu vida por la de tu marido, éste vivirá, pero después de tu muerte se volverá á casar.»

La jóven respondió:

—Joſé es mi esposo, mi dueño, mi segundo padre. No tengo necesidad de darle mi vida porque ella es suya. Tomadla pués, y que se salve mi marido! Pero, por qué, Dios mio, me habeis descubierto el secreto de que después de mi muerte elegirá nueva esposa?

Entonces la voz del cielo estallando como un trueno exclamó:

—«Mujer no acuses al Todo Poderoso.

Ha querido probar tu fe y la encuentra digna de soportar las contrariedades de la tierra. Tu esposo vivirá y tú vivirás largo tiempo junto á él y Joſé no tendrá jamás otra esposa que tú.»

ALFREDO DE LAFFITTE.

KABIYAN

(**NERE ADISKIDE JOSÉ ARTOLA-RI**)

Zotz, ondar eta zakarra,
Gañera berriz belarra;
Dirade chori alaiyak
Dauzkan kabi gaiyak,
Eta arbolan adarra
Ez baldin bada igarra.

Egiñik bere esiya,
An sartzen baita choriya;
Bere kabi lanian
Edo arrautz gañian,
Du lancho guztiz eztiya
Amorezkua guztiya.

Libretasuna du galtzen
Danean kabiyan sartzen;
Bera guztiyen jabe
Iñoren ezpa gabe,
Umeak dute ama-tzen
Ezpadu kabiya galtzen.

Chiu, chiu-ka umeak
Ala ar nola emeak;
Diye beren amari
Nai degu jaten ari,
Gaitezen egon beteak
Ez gaitzan galdu goseak.

Egaz gaitzatzu gu gero
Artu zugana chit bero;
Gaitezen jantzi lumaz
Geok bear degunaz,
Au ondo izan ezkero
Zerbait gentzake espero.

Ez da errasa iñiltzen
Goseak dana ibiltzen;
Beti da iñkanbilla,
Ibilli gabe billa,
Kabitik dana amiltzen
Lurra jorikan da iltzen.

JUAN IGNACIO URANGA.



EL BÁLSAMO DE LAS TRES VIRTUDES

(CONCLUSIÓN)

IV.

La receta.

Con rapidez solo comparable á la eléctrica corrió de un extremo á otro del mundo la decisión tomada por la princesa Ederona.

Importunada por tanto y tanto pretendiente en los momentos que más necesidad tenía de que la dejarasen sola al cuidado de su padre, dispuso no admitir más obsequios, y al efecto, dió orden á los ministros de que anunciaran su voluntad, añadiendo que solo aquel que curase al rey, noble ó plebeyo, rico ó pobre, sería dueño de su mano.

En cuanto se extendió la noticia acudieron presurosos los más afamados médicos de las cinco partes del mundo, sin que ninguno de ellos consiguiera aminorar un tanto los fuertes dolores que el regio enfermo sufría.

Cuando ya las eminentias médicas se habían retirado tristes y abatidas al verse sin fuerzas, á pesar de su ciencia, para curar la herida de Onajaun, presentóse á las puertas del palacio un venerable anciano de luenga y blanca barba, al que nadie conocía.

Su porte distinguido, su respetable ancianidad, la viveza de su mirada infundian veneración en cuantos le veían, y en el momento que preguntó por la estancia régia dejáronle los guardias el paso franco, sin interrogarle nada ni exigirle documento alguno.

Llegado á presencia del rey, examinó con mucho detenimiento y cuidado sumo la herida, y dirigiéndose á la condolida Ederona la dijo:

—Señora: Con la fama de vuestra singular hermosura llegó á mis oídos la grave enfermedad de vuestro augusto padre y el sacrificio que por su salud haciais, ofreciendo vuestra codiciada mano á aquel que le salve. Premio merece tal acción, y los cielos os lo han de dar cumplido, que el Dios de las alturas, vuestro excelso Jaungoikoa, es sabio, y justo, y misericordioso en sumo grado. Por eso no permite que sea yo quien cure al rey de Euskaria, que equivaldría ese bien á un mal mil veces mayor, toda vez que la unión de vuestra lozana juventud y mi agostada vejez seria para vos un terrible tormento. No temais, pues, bella princesa, que si vengo del más apartado rincón del mundo, no es á curar la herida del poderoso príncipe á quien debéis la vida, sino á predecir que solo el bálsamo de las tres virtudes es el único capaz de curarla, porque el arma con que la causaron estaba impregnada con las pestilentes aguas de los ríos de la Duda, de la Desesperación y de la Envidia.

—¿Y qué clase de virtudes son esas del bálsamo?—preguntó la princesa.

—Se llaman Fe, Esperanza y Caridad—repuso el anciano.

—¿Y en dónde podrá encontrarse?

—Hay que componerlo mezclando el jugo de tres raras flores que brotan en las orillas de los ríos antes citados, y solo puede encontrarlas el hombre que ni un momento carezca de las tres mencionadas virtudes.

—Y esas flores ¿en qué parte del mundo se han de buscar?—interrogó la princesa.

—En esta nación, y las otras dos más cercanas.

Dicho esto desapareció el misterioso anciano, dejando á todos consternados, porque juzgaban imposible poder dar con las flores indispensables para confeccionar el bálsamo.

V.

En busca de las flores.

La única persona que conservaba alguna esperanza de que se habían

de encontrar las flores, y por consiguiente el bálsamo que había de curar al rey, era Ederona.

Su cariño filial, extremado si extremos caben en el amor de los hijos á sus padres, no podía conformarse á ver al suyo sin remedio para su mal, y esto unido á la simpatía y confianza que sintió por el anciano facultativo, hacíanla esperar confiadamente en que la ansiada medicina se encontraría.

Firme en su propósito, consiguió de su padre que publicase un real decreto en el que se decía que solamente aquel que presentara el bálsamo de las tres virtudes sería el dueño de la mano de Ederona.

Al efecto, y para que nadie ignorase qué clase de bálsamo era aquel, en el mismo decreto se repetían las explicaciones del que lo había recetado como único remedio para Onajaun.

En su vista partieron presurosos en busca del codiciado bálsamo cuantos aspiraban á la ventura de unir su suerte con la de Ederona, y eran tantos, que de marchar unidos hubiérase formado un ejército capaz de servir para la conquista de Troya.

El más humilde de todos los expedicionarios era el joven Zuribiotz, hijo de aquel soldado que perdió su vida por salvar la de su rey, y á quien éste recogió y educó en su palacio, pagando de este modo la heroica abnegación de su padre.

Las bondades que atesoraba el alma de este pobre huérfano solo eran comprendidas y apreciadas por Onajaun y Ederona, pues el resto de las gentes, fijándose no más que en la parte física, lo despreciaba.

En verdad que el joven era repulsivo, con su rostro y manos siempre cubiertos de negras manchas y purulentos granos; y solo un espíritu grande, que comprendiese el inmenso valor del suyo, podía cerrar los ojos ante la fealdad de la materia.

Agradecido Zuribiotz á los consuelos que el cariño del rey y de su hija le proporcionaban, en el momento que supo que el bálsamo de las tres virtudes podría curar á su bienhechor no vaciló en abandonar las comodidades de la corte para correr en su busca, sin que se le ocurriera pensar en el premio ofrecido, pues nunca fijó sus ojos en la princesa como no fuera para adivinar sus deseos y servirlos.

Cuando algunos príncipes y magnates que habían tomado el mismo camino que Zuribiotz notaron que entre ellos iba el mísero doncel empezaron á burlarle, mofándose de su fealdad y tratándolo de

ambicioso y ridículo, pues aspiraba, con su repugnante figura, á casarse con la mujer más hermosa de la tierra.

Aquellos hombres, en su refinado egoísmo, no concebían que hubiese nadie que por caridad hiciese lo que ellos por ambición, y creían firmemente que el protegido de Onajaun y Ederona emprendía aquel penoso viaje con solo el objeto de escalar el puesto á que ellos aspiraban.

Zuribiotz no hacía caso de los insultos que le dirigían; continuaba silencioso su camino y pedía al cielo que encontrase las flores que buscaban y curase al rey quien fuera digno de llamarse esposo de la virtuosa y bella Ederona.

VI.

Falta de fe, esperanza y caridad.

Pocos días transcurrieron desde que el ejército expedicionario emprendió la marcha para buscar las tres flores con que había de hacerse el bálsamo de las tres virtudes, cuando algunos príncipes y ricos hombres que con tal objeto salieron empezaron á dudar de las palabras del anciano médico, al que nadie conocía y á quien juzgaron un embaucador.

De aquí á abandonar la empresa no había más que un paso, y ese le dieron en breve, puesto que carecían de una de las tres virtudes precisas para encontrar lo que buscaban.

Perdieron la fe, y se retiraron del palenque.

Otros hubo que, después de algún tiempo de viaje, si no dudaron de que existieran las tres flores de que el anciano había hablado, juzgaron imposible el encontrarlas con datos tan inciertos y oscuros como los que tenían.

A estos les faltó la esperanza, y al punto se volvieron atrás y regresaron á sus casas.

Los pocos expedicionarios que quedaban, casi todos aventureros sin fortuna, fueron poco á poco cansándose del viaje, y aunque se hallaban persuadidos de que las flores existían y no dudaban de que hubiera posibilidad de hallarlas, dijeron que ni la mano de la princesa ni la enfermedad del rey merecían tantos trabajos y fatigas como tenían que sufrir.

Así fué que se retiraron luego, pues la caridad no era su compañera.

Con la desbandada de toda aquella gente quedó solo el cuitado Zuribiotz, más animoso que nunca y más resuelto á proseguir su viaje hasta dar con las medicinales flores.

No le guiaba al joven otro móvil que el agradecimiento, ni aspiraba á otro premio que á la satisfacción de su conciencia, diferenciándose por completo de los que se habían retirado, y que emprendieron la campaña impulsados por el egoísmo, aspirando á verse recompensados con la mano de la princesa de más virtud, de más talento, de más hermosura y de más riqueza del mundo.

VII.

Las tres flores.

No se arredró Zuribiotz al verse solo, y continuó su marcha, sin que un momento faltaran de su corazón la fe en las palabras del anciano, la esperanza de que al fin encontraría el tesoro que buscaba, y la caridad hacia su rey y señor.

Sin darse más tiempo de reposo que el estrictamente necesario para el descanso del cuerpo, atravesó casi toda la inmensa nación que gobernaba Onajaun, sin haber encontrado ni una flor de las tres que buscaba.

Una noche, que rendido de fatiga se había quedado dormido bajo las frondosas ramas de un corpulento árbol, creyó ver en sueños que la princesa Ederona, cubiertos sus ojos con una venda, tenía entre sus manos juntas una extraña flor, por él nunca vista, de un verde precioso.

Despertóse á la mañana siguiente lleno de júbilo y se encontró á la orilla de un río de aguas cenagosas y en medio de un vastísimo jardín poblado de infinita variedad de flores, entre las cuales descolaba por su belleza, fragancia y magnificencia, la que había visto en sueños en las manos de la princesa.

Extrajo el jugo de la flor aquella y lo guardó en una cajita que al efecto llevaba, volviendo después á emprender su marcha con más vigor y entusiasmo que antes, hasta que otra noche, luego de haber atravesado la mayor parte de uno de los vecinos reinos, vió de nuevo

en sueños á la princesa junto al lecho de su padre, siguiendo con sus hermosos ojos la dirección de la mano de un ángel, que, al mismo tiempo que señalaba el cielo, sostenía una flor encantadora y no menos extraña que la anterior, que ostentaba un color azul espléndente.

Al despertarse encontró la flor aquella á la orilla de otro río de revueltas y espumosas aguas, á cuyos lados brotaban las más preciosas y aromáticas flores, y habiendo extraído su jugo, lo mezcló con el de la anterior.

Continuó Zuribiotz su camino dando gracias al cielo y bendiciendo con todo su corazón al anciano que había hablado del bálsamo; y otra noche en que descansaba de tan fatigosa marcha, al fin de otro de los reinos vecinos, vió por tercera vez, mientras dormía, á la princesa, curando con grande solicitud á su enfermo padre, y á este que ofrecía á su hija una preciosa flor, de blancura asombrosa, tan encantadora y rara como las anteriores.

Cuando el sueño huyó de sus párpados vió que á pocos pasos de él corrian las escasas y verdinegras aguas de un río, á cuya superficie asomaban sus aplastadas cabezas multitud de serpientes de mirar bizco y azorado.

En ambas orillas brotaban innumerables y riquísimas flores que purificaban la atmósfera de las pestilentes emanaciones que exhalaba el río, y entre ellas, la de aroma más suave y más hermosura y magnitud, era la que en sueños había visto.

Extrajo su jugo lo mismo que el de las anteriores, y lo mezcló con el de estas, lanzando al fin un suspiro de satisfacción, que ensanchó su corazón oprimido.

VIII.

El bálsamo.

No se satisfizo el animoso joven con haber recogido aquellas preciadas flores y extraido su jugo, que su alma creyente necesitaba significar al Señor la gratitud que sentía por tan señalados beneficios.

Postróse en tierra, elevó sus ojos al cielo, y del fondo de su corazón ardiente dirigió una plegaria al Altísimo, disponiéndose así á volver al palacio de Onajaun lleno de gozo.

Empero antes de ponerse en marcha tuvo curiosidad de ver el bál-

samo que en la caja guardaba, para recrearse con su grato perfume y bellísimo color.

Revolviéalo con sus dedos para que el aroma se extendiese más y en esta operación se hallaba cuando observó que de sus manos desaparecían como por encanto las manchas y los granos que tanto le afeaban, tornándolas en blancas y suaves como las de elegante dama.

Ocurriósele entonces frotarse con el bálsamo su repugnante rostro, y asomándose luego á un límpido estanque que en aquel pensil había, vióse Zuribiotz tan otro de lo que hasta el momento fué, que apenas llegó á conocerse.

De aquellas negras manchas, de aquellos purulentos granos, que cubrían toda su cara y le convertían en un ser repulsivo, nada quedaba ya, resaltando su fino y nacarado cutis, adornado por dos ojos azules de dulce y cariñoso mirar.

No se engrió por ello el virtuoso mancebo, aunque se alegró en el alma del poder curativo del bálsamo, pues comprendía por lo que con él hizo que no había de hacer menos con su amado rey Onajaun.

En esta seguridad emprendió el regreso á la capital de Euskaria, con toda la rapidez que le fué posible.

IX.

La recompensa.

Cuando llegó á la corte Zuribiotz solo Onajaun y Ederona se acordaban de él, y eso para sentir su pérdida y llorarla, que después del tiempo transcurrido y de las falsas noticias que propalaron los que del camino se volvieron, nadie creía que el animoso jóven viviese.

El rey entretanto seguía padeciendo, y apenas si le quedaba ya un soplo de vida en aquel cuerpo tan fuerte y vigoroso en días cercanos; abatido y seco como árbol sin savia al presente.

Los más ambiciosos entre los que aspiraban á la mano de Ederona por de pronto y luego á compartir con ella el trono de Euskaria, esperaban ansiosamente que llegase la hora de que Onajaun exhalase el último suspiro, que entonces, pasado el tiempo reglamentario del luto, la princesa se vería obligada á elegir esposo, y alguno tenía que ser el agraciado.

En tal estado se hallaban las cosas en el poderoso reino cuando

penetró en su capital Zuribiotz, que, gracias al cambio operado en él por el bálsamo, de nadie fué conocido.

Al penetrar en palacio aquel arrogante y guapo caballero, ninguno pensó en que fuese el despreciado Zuribiotz, ni él dijo nada por donde pudiese ser conocido.

Llegó á la régia estancia, de la que ni un momento salía la princesa, y solo ella y su padre reconocieron á su fiel servidor, que sin perder tiempo hizo la cura al enfermo, mientras contaba la historia de su viaje y los efectos milagrosos del bálsamo.

A los dos meses, Onajaun, completamente curado, presenciaba, llorando de júbilo y dando gracias á Dios, la unión de Ederona con Zuribiotz, premiando de este modo en el animoso joven su fe, esperanza y caridad.

Como epílogo.

He concluido ya la historia que de los viejos pergaminos logré entresacar, pero me asalta en este momento una duda.

¿Será todo ello cierto? ¿El relato que transcribo podrá tomarse por otra cosa que por una alegoría, una parábola? ¿No será el poderoso reino de Euskaria la porción escogida de este país, su rey Onajaun el Fuero, su hija nuestra querida tierra, Burunaiz quien hirió nuestras libertades y Zuribiotz el país, que debe ser fiel, constante, virtuoso y conservar en su corazón la fe, la esperanza y la caridad en frente de la duda, de la desesperación y de la envidia que han ido minando nuestro árbol secular?

Confieso que al asaltarme esta duda he sentido impulsos de romper lo escrito; mas, pensándolo bien, me ha parecido que, sea lo que fuere, verdad ó ficción, historia ó fábula, relato de hechos ciertos ó emblema simbólico, quizá sirva de algo á mis hermanos los euskaros, y con ese objeto se lo dedico.

ENRIQUE DE OLEA.

Bilbao, Diciembre de 1892.

EL SAUCE



En la orilla solitaria
ó en la tumba funeraria
naces, sauce, solamente
y tus ramas tristemente
te veo al suelo inclinar,
¿Por qué, díme, árbol querido,
de hermoso verde vestido
no luces tu galanura?
¿Por qué con tanta amargura
quieres la tierra besar?

Si naces en la ribera,
en el agua que ligera
en sus ondas cristalinas
te retrata, humilde inclinas
tu cabellera gentil;
y veo tus ramas bellas,
que fieles copian aquellas,
sobre el río suspendidas,
y suavemente mecedidas
por el céfiro sutil.

Si en una tumba olvidada
cual memoria consagrada
al mortal que allí reposa,
tiendes en su fría losa
de tus hojas el verdor;
me pareces afligida
un alma fiel que sentida
va á la tumba solitaria
á elevar una plegaria
por su ya perdido amor.

¡Oh árbol bello! yo quisiera
que en mi morada postrera
un sauce me colocáran,
y tus ramas se inclinaran
en mi fúnebre mansión;
y si nadie en mi retiro
á exhalar viene un suspiro
ni hay quien me llore un momen-
to en tus hojas manso el viento [to...
murmurará en blando son.

MATILDE ORBEGOZO DE MAZAS.





¡Zer beltza litzaken eriotza
Jllko balu illaren oroitza!

ANTONIO ARZAC.

LOS DIPUTADOS GENERALES DE ÁLABA

(CONTINUACION)

Era el otro D. Agustín de Urbina, Caballero de la espuela dorada y Canciller perpetuo del mismo Emperador, del cual dice Carlos V: «no olvidamos los grandes y continuos servicios que vos el dicho Agustín de Urbina habeis hecho en el Católico Rey D. Fernando, nuestro abuelo, como á nosotros, en todos los negocios de secreto, que se han ofrecido y tratado en nuestra Casa y Corte. En los cuales tenemos muy conocido y experimentado vuestro buen gobierno, fidelidad y prudencia porque con gran trabajo y no menor peligro habeis seguido nuestra Corte y Casa por mar y por tierra, así en Inglaterra como en Francia y en Alemania, cuando recibimos nuestra Imperial Corona en nuestra Ciudad Cesarea de Aquisgrán, al tiempo que se nos dió la administracion del Imperio Romano por favor Divino y voto de los Príncipes electos y de allí volvimos en España para la apaciguar. En el cual tiempo, estando nuestros negocios en gran riesgo y trayendo guerras grandes contra los franceses, os mostrasteis tan fiel, prudente, que lo que otros muchos no pudieron alcanzar, ni conseguir con las armas y fortaleza, conseguisteis vos con vuestra industria, consejo é prudencia dandole ~~que~~ para entender, en cuanto mas se deben tener las fuerzas del ánimo que las del cuerpo.» En uno de los fueros de la Provincia de Guipúzcoa del año 1525 en que S. M. la concede

el título de M. N. y M. L. firma «Urbina Canciller» y en la Cédula confirmatoria de los de Bizcaya de 1527 se lee su nombre también.

En Rescripto dado en Valladolid el 19 de Agosto de 1524 los llama el Emperador «los conocidos, muy experimentados y verdaderos servidores nuestros Juan de Urbina, Capitan en nuestro Ejército de Italia, y Agustín de Urbina, nuestro leal servidor y continuo de nuestra Casa, ambos hombres de guerra y Caballeros de Espuelas Doradas» continuando «por tanto, nos parece que no solamente debemos premiar á vos los sobredichos... por vuestras ínclitas hazañas, mas debemos dejar y dejamos testimonio y perpetua memoria de vuestras virtudes y fortaleza.... allende desto puesto por caso que vuestras Armas y de vuestros antepasados esten y sean harto conocidas por antiquedad y nobleza; pero porque parezcais haber igualado ó sobrepujado el título y nobleza que ellos os dejaron, os damos y dejamos propio y particular testimonio de vuestras hazañas etc.» Aumenta las armas de la Casa Urbina con una Aguila Imperial coronada en campo dorado y por timbre ó cimera, un yelmo de justa y torneo con orla, á los lados moradas doradas y negras; cuya eminencia corone una faja que lleve la Diadema de los Reyes antiguos y todo lo remate otra Aguila igualmente Imperial, erguida en ascendiente, que parezca elevarse sobre todo el timbre inferior ó celatura del Escudo. A quienes tales mercedes concedia el poco expresivo Emperador, justo es que los alabeses, que de su tiempo escribimos, dediquemos siquier sea un modesto recuerdo, ya que enloquecidos con el inmoderado afán de los actuales tiempos, pensamos más en elevar estatuas á nuestras medianías contemporáneas, que en recordar hazañas de alabeses ilustres que honra y fama dieron al suelo que los vió nacer.

5.^o

D. Juan Martínez de Alaba.

1540—1543

Fueron los electores por la Ciudad el 25 de Noviembre de 1540, Diego Martínez de Salvatierra y Juan de Ullivarri, Regidores, y Pedro Martínez de Alaba, Procurador general, y por la Provincia Juan Pérez de Urrutia, Agustín López de Lejarraga y Juan Pérez de Alveniz, Pro-

curadores de Hermandad. Pero así como una especie de sino, persiguió á los dos Diputados anteriores, empatándose en la elección del uno y no pudiendo nombrar electores en la del último, sucedió que tampoco en este se pusieron de acuerdo los señores antes mencionados pues tres propusieron á Juan Martínez de Alaba y los otros tres á Juan Martínez de Zuazo.¹ Hubo naturalmente que recurrir al consabido cántaro y que llamar al muchacho (hijo de Pedro de Alaba, pequeño,) y en esta forma resultó electo Diputado general el que sirve de epígrafe á este capítulo.

Pudiéramos desde luego calificar las Juntas de que vamos á ocuparnos y que tuvo que presidir el mencionado Alaba, con la denominación de «Juntas de comisiones y emisarios.» ¡Tal fué el número de estos y aquellas que se nombraron en el trienio que relacionamos! Al leer detenidamente las actas de las Juntas anteriores hemos tenido ocasión de ver nombramientos en abundancia de comisionados para la Corte, Valladolid, Pamplona, Miranda, etc., ora con motivo de Cédulas Reales que se suplicaban, ora para activar los infinitos pleitos que se seguían, ya con el fin de poner coto á las intrusiones de los diezmeros y Alcaldes de sacas, ó ya para que el Prelado *atára corto* á los Visitadores, Escribanos y Alguaciles de sus tribunales. Pero al recorrer las muchas páginas de menuda y endiablada letra, que constituyen el libro de acuerdos durante el ejercicio de D. Juan Martínez de Alaba, nuestra admiración ha llegado á su límite máximo, pues no se celebró sesión general ni particular de la que no salieran elegidos tres ó cuatro emisarios. Asunto hubo en la Corte para el que se reunieron en un mismo dia en Madrid dos Comisiones alabesas, compuestas de tres individuos cada una, con sueldo de un florín de oro por día y emisario. ¡Y cuidado que sería apetitoso un viaje en aquellos tiempos! Esto no obstaba para que en la villa de Madrid y en Valladolid pagara la provincia sendos *maravedises* por tener comisionados á solicitadores (como entonces se denominaban) permanentes. La primer Junta con que tropezamos es la particular del 8 de Enero de 1541 (primera también de las celebradas ante este Diputado) con motivo de haber llegado á la Provincia el Licenciado D. Luis Francés, Alcalde de alzadas

(1) No deja de extrañar que en las tres primeras elecciones de Diputado que hicieron las Juntas generales, ocurriera el empate en dos y la imposibilidad al ponerse de acuerdo en la designación de electores en la otra.

del Adelantamiento de Castilla, con su Audiencia «á se querer entre-meter y entrar en la dicha Provincia y en cosas della, de oficio é pe-dimento de partes, contra los privilegios é libertades, usos é costum-bres y derecho antiguo» (y á ser la base de un pleito que fué causa de nombrarse muchos emisarios). En nombre de la Provincia se acordó le requirieran Juan D. de Santa Cruz, Procurador por Salvatierra y Pe-dro F. de Alegria, Procurador de Iruráez, acompañados del Dr. Ortiz y el Licenciado Arana, personándose á costa de las Hermandades en el punto donde se encontrase. No bastó el requerimiento, y reunida Junta general¹ el sábado 15 se nombró al Santa Cruz para que en unión de Juan R. de Vergara fueran al Consejo Real á protestar; asig-nándoles de sueldo dos florines de oro á cada uno por dia. Por la muestra podrán ver nuestros lectores si tenemos sobrada razón en lo que decimos.

Pero dejando ese asunto, referiremos por orden cronológico los acuerdos que más importancia relativa puedan tener, de todos los to-mados en este periodo.

En Mayo de 1541 se reunieron las Juntas en el lugar de Zurbano, y en vista de la apatía que los Alcaldes de Hermandad demostraban al no venir á dar residencia en las Juntas de San Martin, se acordó que desde las próximas lo hicieran dentro del sexto día de sesión, bajo las penas del Cuaderno; y que los Alcaldes de Campo² para que no causaran estorsiones so color de justicia, salieran siempre acompaña-dos por el Diputado general ó con su conocimiento.

Considerando que los abusos en la percepción de derechos por los Oficiales y Notarios de la Audiencia eclesiástica estaban muy arraiga-dos, se comisionó á Fernan Saez de Nanclares, Procurador de Gam-boa, con el fin de que fuera á Logroño y presentara á los Provisores y Sede vacante de Calahorra la Provisión Real que esta Provincia tenía y el arancel á que aquellos debían ajustarse.

Percibia entonces, como sueldo fijo, el Diputado general mil ma-ravedises al año, y en atención á los servicios que prestaba el actual como solicitador en el Consejo Real se le asignaron por la Provincia otros mil; disponiéndose al mismo tiempo que se archivaran todas las cuentas.

(1) Como se ha visto, se ve, y se verá más adelante, se reunía la Junta ge-neral con más frecuencia y facilidad de lo que luego se ha impuesto.

(2) Este cargo tan pronto se suprimía como se creaba.

Debia existir gran abandono en la fiel observancia del descanso dominical cuando la representación de Alaba tuvo que tomar un acuerdo en el que después de anatematizar tal extralimitación «por ser en deservicio de Dios» mandaron que «en esta Provincia se guarden los dias feriados, y en ellos no tragineñ, ni acarreen, especialmente antes de la Misa Mayor, so pena que el que lo contrario hiciere pague por cada acémila con que tragineare y por cada buey con que acarrease diez mrs., la mitad para el alumbrado del Corpus Jesucristo de la Iglesia principal donde fuere hallado, é la otra mitad para el acusador». No aceptaron este acuerdo y lo protestaron los Procuradores de San Millán, Villarreal y Hueto.

En las Juntas de Noviembre del mismo año acordaron que un Alcalde de Hermandad con los cuadrilleros que se estimaran suficientes y el mayor recaudo, condujeran á la Chancillería de Valladolid tres presos condenados á galeras y dos á pena capital. Se mandaron hacer alardes de guerra á las Hermandades, y que en el término de setenta dias tuvieran preparadas las armas (coseletes, picas y arcabuces) por si había que servir al Rey. Y no faltaba razón á nuestras Juntas para hacer tales preparativos, pues desahuciado Francisco I de Francia por Carlos I sobre sus ambiciosas pretensiones respecto al Milanesado, buscando nuevas alianzas con el Sultán de Turquía había enviado por emisarios al español renegado Antonio Rincón y al traidor genovés César Fregoso, dispuestos ambos á hacer efectivas tales alianzas. Pero aconteció que al embarcarse ambos en el Tesino con dirección á Venecia, fueron asaltados por unos encubiertos que los acuchillaron sin compasión, atribuyéndose este hecho á gente del Marqués del Vasto que gobernaba á Milán. Exigió el francés á nuestro Emperador explicaciones del atropello sufrido por los embajadores, y este último, preocupado por la malhadada expedición de Argel, trató solamente de dar largas al asunto con evasivas. Buscó alianzas el irreconciliable enemigo de España, pero no fué muy afortunado en su empeño; y en esta situación se hallaba cuando las Juntas generales tomaban con gran tino y previsión el acuerdo citado.

Hacia unos cuantos años que la Provincia sostenía ruidoso pleito con la Hermandad de Orozco que pretendía no estar incorporada á ella y sí á Bizcaya¹ y en estas sesiones se presentó su representante

(1) Es de advertir que á pesar de tal pretensión y pleito Orozco enviaba sus Procuradores á todas las Juntas.

desistiendo del litigio por cuyo motivo autorizóse al Diputado para que la recibiera é incorporára. Citaremos también un curioso acuerdo de igual fecha. Propuso un Procurador que se llevasen á Valladolid las Ordenanzas y acuerdos que á ellas referentes hubieran tomado las Juntas, para que en dicha población los hicieran «imprimir en molde» y dióse comisión al Diputado. Pero mejor meditado el asunto y calculando que costaría mucho á las Hermandades *este capricho*, modificaron el acuerdo en la misma tarde, contentándose con ordenar que los Escribanos sacaran copias para las Hermandades pagándoseles por todas la gratificación de 130 reales!

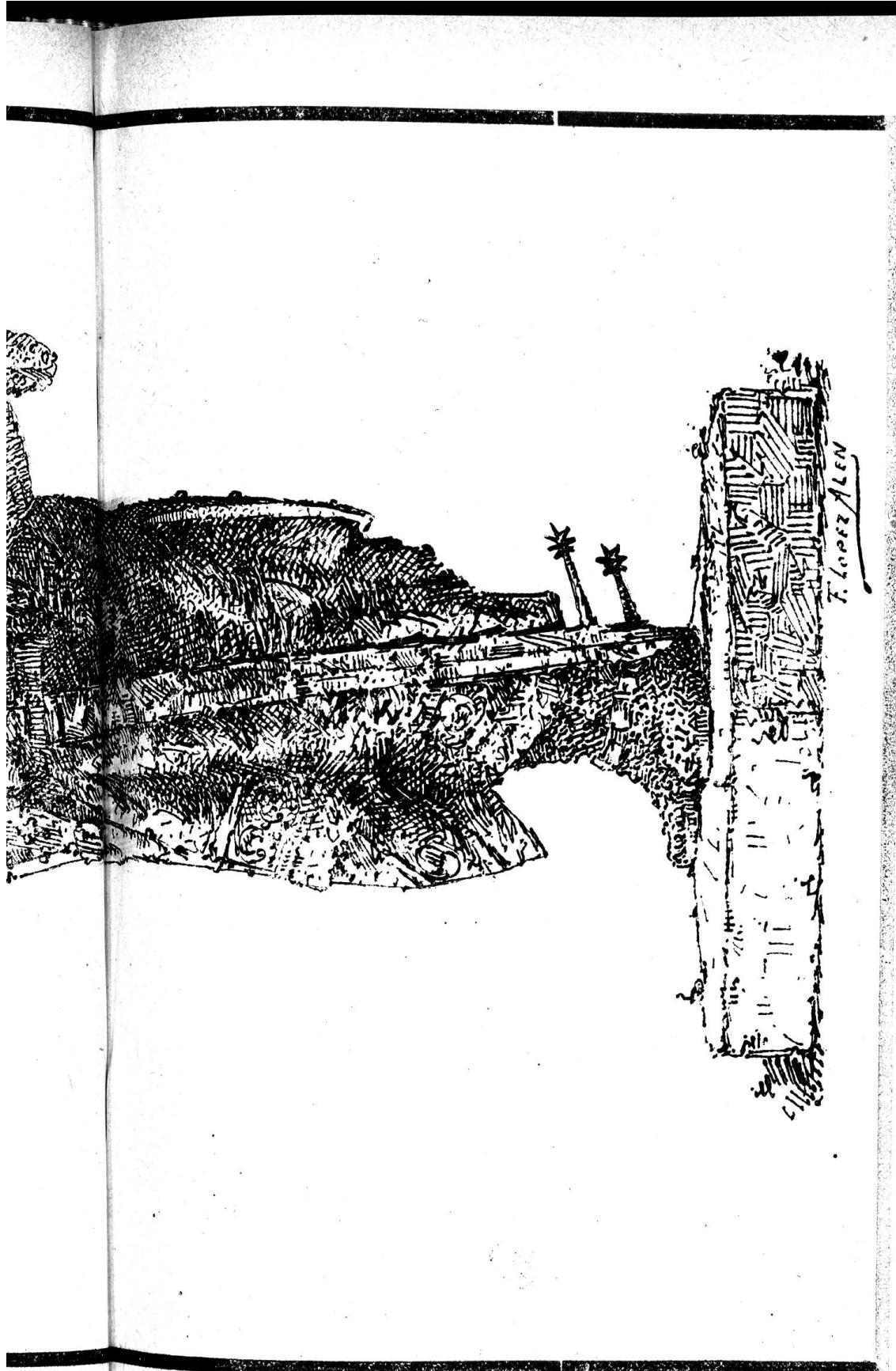
Tocó su vez á Laguardia para recibir á las Juntas generales en Mayo de 1542 y uno de los primeros acuerdos, en dicha Villa adoptados, fué la supresión de los asendereados Alcaldes generales de Campo, si bien á los pocos días se autorizó de nuevo al Diputado para que repusiera los más necesarios. No sabemos á qué atribuir las alteraciones constantes que este cargo sufria desde la constitución de las Juntas, pues unas veces los suprimían *por inútiles* para crearlos al poco tiempo juzgándolos de imprescindible necesidad. ¿Influiría en estas determinaciones algo parecido á lo que hoy ha dado en llamarse caciquismo?

Con ocasión de esperar al Emperador en Logroño y Nágera, se comisionó al Diputado general, á Fernando Martínez de Castillo, Procurador de la Ciudad, y á Juan D. de Santa Cruz y Juan D. de Guinea, Comisarios, para que fueran á besarle las manos y pedirle multitud de Cédulas sobre diversas exenciones y la ratificación de algunos honores y preeminencias de la Alcaldía de Laguardia. En estas sesiones se dió al Capellán ocho reales por cada Misa de las celebradas ante la Junta. Desde el año 1538 no habían trasladado á los libros los Escribanos las cuentas de Provincia, y se les comunicó para que lo hicieran en el término de treinta días. También se mandó que el Diputado visitara todas las Hermandades.

VICENTE G. DE ECHÁVARRI.

(Se continuará)





ESTATUA DE DÓN DIEGO LOPEZ DE HARO

BILBAO ARTÍSTICA

ESTATUA DE DON DIEGO LOPEZ DE HARO¹

La capital de Bizcaya puede vanagloriarse de poseer en su Plaza Nueva una obra de arte, una de las mejores esculturas que se ha producido durante nuestro siglo, dedicada á enaltecer y perpetuar la memoria del ilustre Señor de Bizcaya, fundador de la Invicta villa.

La estatua de Lopez de Haro fué presentada en la Exposición Nacional de Bellas Artes de Madrid de 1890, obteniendo medalla de primera clase y el aplauso general de la España artística. La crítica unánime no titubeó en dedicarle cuantos encomios merece la producción grandiosa de un privilegiado talento, cual es la escultura modelada por el escultor-pintor valenciano Mariano Benlliure.

Un sucedido que retrata el carácter del gran artista:

La noche que supo Benlliure que le habían dado la gran cruz de Isabel la Católica, no dejó dormir á ninguno de sus amigos y compañeros de habitación, diciendo á grandes voces: *¡Excelentísimo señor!* *¡soy Excelentísimo señor!*; á los dos ó tres días ya no se puso el botón distintivo de la orden, y á estas fechas se ha olvidado de que es *Excelentísimo señor*.

(1) Véase el número 367 de esta Revista, perteneciente al 20 de Setiembre de 1890.

SUR QUELQUES INSCRIPTIONS DU PAYS BASQUE ET DES ENVIRONS

(Suite)

La dernière fois que j'ai passé auprès du pont d'Escot, à l'entrée de la vallée d'Aspe, j'ai encore fait une copie de l'inscription gravée sur le rocher. J'y ai lu:

ZVALVERAIUS CERHVR
BIS HANC VIAM RESTI
TVIT CAE
VALERIANVS
AMICVS

Cette inscription peut bien être authentique, mais elle a certainement été retouchée par quelque lapidaire. Il m'a semblé même qu'elle était plus claire et plus lisible, la dernière fois que je l'ai vue, qu'elle ne l'était autrefois. Il est constaté dans les anciens itinéraires qu'une route romaine passait par là, tout le long de la vallée d'Aspe, et traversait les Pyrénées à Somport (Summus Portus). En outre, nous trouvons encore un Valerianus dans la belle inscription conservée dans la chapelle de la Madeleine d'Aranhe, près de Tardets. Sur la lecture de celle-ci il n'y a guère de doute. Les lettres sont de la plus belle époque, et le marbre est bien conservé:

FANO
HERAVS
CORRTSE

IE*SACRVM
G*VAL^A VAL^E
RIANVS

Pour l'interprétation des syllabes mystérieuses HERAUSCORRTSEHE, je n'ai aucune conjecture à faire; mais nous avons ici un Valerianus faisant une dédicace ou une offrande à un Dieu quelconque, et ce fait rend l'authenticité de l'inscription du pont d'Escot gravée par le même, ou par un autre Valerianus, ce qui est plus probable.

Je laisse de côté les inscriptions de l'église de Bielle, dont le regretté M. Paul Raymond a fait une excellente monographie.

Mais ce n'est pas un mémoire classique que je voudrais faire. Ce sont plutôt sur les inscriptions relativement très modernes que je veux attirer votre attention; sur les inscriptions devises pieuses ou naïves qu'on trouve aux frontons des vieilles maisons basques ou gasconnes: usage presque perdu aujourd'hui, mais dont il vaut la peine peut-être de sauver de l'oubli les derniers vestiges.

L'inscription la plus répandue, que j'ai copiée sur quatre maisons différentes dans les environs de Saint-Jean-Pied-de-Port et de Baïgorry, et qui existe, je crois, dans bien d'autres endroits, est celle-ci:

*Memorare novissima tua
Et in æternum non peccabis.*

«Souviens-toi des dernières choses—Et tu ne commettras pas de péché pour l'éternité».

Comme souvent dans le Nord de l'Espagne et dans le Pays Basque, le *b* est écrit *v* dans deux de ces inscriptions: *peccavis* au lieu de *peccabis*.

Une maison de Saint-Jean-Pied-de-Port porte:

Post funera virtus vivit.

«La vertu vit après la mort».

Une autre inscription perpétue la cherté des vivres en 1799:

*André Fitere
l'an 1799
La froment f^t à 15 ls.*

Les inscriptions basques, contenant autre chose que les noms des propriétaires, sont rares; en voici une de 1671:

GVTIAREQVIN. DVGVN. BÀSQVIA. AS
QVI. DVGVLA. JOANNES. DIBARNE.

«Vous avez le dîner avec peu. -- Que vous ayez assez. Joannes Iribarne».

L'auberge de Bidarray, qui est au bout du pont, mêle le latin et le basque:

*Anno Domini 1744. Domus ista
Vocabitur Çubiburu.*

«Cette maison sera appelée: Tête du Pont».

Il y a une longue inscription sur une maison près de Lecumberri, que je n'ai pu copier entièrement. On a besoin d'une échelle pour l'étudier à son aise. C'était évidemment autrefois une maison religieuse ou un oratoire. Voici tout ce que j'ai pu ou cru y lire:

«*Sta capelani anaxi a sancta fuit a C. Vill. Ermodecuruch et a.....
anno domini 1611. C. V. S. summa a principali sestertio septem IIIIA
librarum minister hujus Capellani et tenebitur celebrare missam omnibus
diebus et etiam instruere omnes qui illi accesserint discendi causâ doctrinam.*»

Les premières lignes parlent de la dédicace de la maison comme chapelle par un certain C. Vill Ermodecuruch et (son épouse?) dans l'année 1611. Un certain fonds et ses revenus sont affectés pour l'entretien d'un chapelain ou ministre, qui est tenu à dire la messe tous les jours, et à instruire tous ceux qui veulent apprendre la doctrine chrétienne. Malheureusement le bon latiniste a été tellement classique dans l'énumération de ses monnaies qu'il est à peu près impossible de constater dans l'équivalent de notre argent d'aujourd'hui ce qu'il voulait dire. Peut-être existe-t-il quelque document sur cette donation dans les archives du diocèse.

A Larrau, il y a une inscription dans le porche de l'église:

*Hoc hujus almæ
Domus synciput
Structum est
Abbate D^o Boyer
V^o D. F^{ed}o Abbot
Præ Jauregueian*

*Anno infra posito
Metro. Jan. D. Corton
Duq.*

«Ce porche de cette—Maison de Paix—Fut construite—Par l'abbé Dominique Boyer—Vicaire Dom. Ferdinand Abbot.—Jauregain maire—Dans l'année sous-scrit—Jean D. Corton archevêque—Dvq.»

Un kilomètre avant d'arriver à Sainte-Engrâce, il y a à côté du sentier une petite croix brisée avec quelques lettres d'une inscription, elle rappelle l'ancien lieu de pèlerinage:

STA ENGRATIA ORA
PRO [NOBIS] 174...

«Sainte-Engrâce priez pour (nous) 174....»

Sur une maison de Tardets, on lit encore:

†
IHS
SIT NOMEN
DOMINI BENE
DICTVM. A'T. 1662

«Jesus» ou «Jesus hominum salvator. Jesus le sauveur des hommes—Que le nom du Seigneur soit béni».

Sur une maison de Cardresse:

Aimes (sic) et crains Dieu de tout ton cœur. 1686.

Sur l'horloge d'Eygun, dans la vallée d'Aspe:

Sic umbrā vita fugit.

«La vie fuit comme une ombre».

Sur celle d'Urrugne:

Vulnerant omnes, ultima necat.

«Tous (les moments ou coups) blessent, le dernier tue».

Sur celle d'Ossès:

Orhoit hilcea.

«Souviens-toi de la mort».

A Ascain, à l'entrée du verger de Joannes de Sassiondo évêque de Bayonne:

Le bon Dieu vous soit en aide. 1575.

Sur une maison de St-Pée-sur-Nivelle:

Post fata resurgo. 1815.

«Après la mort, je ressuscite. 1815».

Saint-Jean-de-Luz se vante de l'inscription sur la maison *Joanoe-nea*:

*L'Infante je reçus l'an mil six cent soixante
On m'appelle depuis le château de l'Infante.*

Mais Sare est tout aussi fier de son inscription basque de la même époque.

Sarari balhorearen eta leylatasunaren saria emana Louis XIV. 1693.

«A la commune de Sare. Récompense du courage et de la loyauté. Donné par Louis XIV».

Incrustés dans les murs de la cour d'une métairie, sur la propriété de M^{me} Delporte, près de Saint-Jean-de-Luz, il y a les restes du support de la guillotine pendant la période révolutionnaire. Les seules lettres visibles sont: *on oint le oint le*.

LA TERR
HESSES
TYRANNIE

Cela veut dire, je crois (fa(ut) la ter(r)e(r) (re)hesses (ter)tyrannie(1), le reste est emmuré. Je n'ai trouvé nulle part aucune mention de cette inscription. Les archives de l'époque, qui existaient dans la mairie de Saint-Jean-de-Luz, ont été détruites. C'est M^{me} Vincent Barjonnét, ancien maire de Saint-Jean-de-Luz, qui m'a signalé le premier l'existence de cette inscription. Il tenait de son père que les pierres de la guillotine avaient été ainsi employées dans cette métairie.

WENTWORTH WEBSTER.

(A la fin)

(1) Peut-être: «La terreur chasse la tyrannie».

EL ZORTZIKO DE SAINT SAENS

Nuestro querido amigo el conocido compositor bascongado señor Santesteban, ha recibido de su amigo el eminent autor de *Ascanio*, la última producción musical suya, el trio en *mi* menor que para piano, violín y violoncello acaba de publicar.

Dicha producción, hermosa como todas las del eminent compositor francés, contiene una parte muy interesante y simpática para nosotros: uno de sus números, el allegretto, es un zortziko.

Dicho número, que es inspiradísimo, rebosa por todos lados carácter bascongado; habiendo su autor, que posee un maravilloso don de asimilación, adaptado el ritmo, los rasgos y el sello de nuestros geniales e infalsificables cantos populares.

No es esta la vez primera que el autor de la *Danza Macabra* y otras populares composiciones, ha acudido á nuestros aires bascongados en busca de inspiración para sus notables producciones, pues igualmente la danza y bacanal de su ópera *Sansón y Dalila*, encierran como tema nuestro encantador *ló, ló*, esta inspirada *berceuse* que es una de las joyas de nuestra riquísima música popular.

EUSKAL-BATZARRE

(CONCLUSIÓN)

A las cinco de la mañana aun el más dormilón, que es el que suscribe, se halla ya dispuesto; los coches nos esperaban en la calle y á las cinco y media en punto saliamos con dirección á Aranzazu. La carretera que de Oñate á este punto existe es de una pendiente muy acentuada, sobre todo á sus comienzos es tal que los caballos necesitan ayuda de pareja de bueyes para subir la cuesta hasta la famosa peña de Zapata; ya de ahí en adelante son menores las pendientes y pueden, aunque penosamente, llegar solos los coches hasta Aranzazu. En esta peña de Zapata fué donde apareció en 1469 al pastor Rodrigo de Balzategui la Virgen que se venera en Aranzazu. En ella se ven unas como huellas de abarcas que la tradición atribuye á las pisadas de la Virgen; empotrada en la piedra hay una imagen que es objeto de gran devoción por los naturales. Conforme se avanza va siendo el paisaje más agreste: allá á la derecha se ve la iglesia de Urréjola y la continuación de ese monte hasta la ermita y cueva de San Elías, que están ya bastante abajo, es de formas bien raras. Una especie de cresta de inmensas rocas cortadas completamente abajo y perforadas en algún sitio como en Lapur-zulo que lo está de parte á parte. En esos agujeros anidan multitud de buitres y cuervos.

Todo el paisaje ya en adelante es imponente, espléndido, como todo lo que no ha arreglado la mano del hombre. Por todas partes se ven cuevas y precipicios.

A las siete y media llegamos al afamado convento de Aranzazu. De él no me ocupo por ser muy conocido y hallarse ya su historia escrita en porción de obras que están al alcance de cualquiera.

Oimos misa en este punto y después de encontrar guías y encargados de llevar las vituallas, emprendimos la ascensión por un camino que serpentea entre seculares hayas y praderas: por supuesto siempre subiendo, que no en balde tiene el Aitzgorri 5548 piés de altura, y así seguimos hasta alcanzar la llanura de Urbía donde nada hay comparable á la sorpresa que se experimenta cuando después de subir horas y horas se encuentra con un inmenso llano que está á unos 4.000 piés de alto, cuajado de ovejas y de mochales, terminando en frente la línea de él en una peña azulada con algunas manchas verdes de hayas, por lo general cubierta con un gorro de nubes; es el Aitzgorri. Aún nos faltan dos horas para llegar á la ermita que está en ese monte y sin embargo parece que está á dos pasos. El pecho se dilata al respirar el aire purísimo de aquellas alturas, en tanto que la vista queda como fascinada al contemplar tan soberbio cuadro. Al pie de esta peña de Aitzgorri hay unas cuantas chozas de pastores y cerrados para los rebaños. Cerca de una de las mencionadas chozas restauramos perdidas fuerzas con un regular almuerzo en el que figuraron, como no podía menos, los quesos famosos de este punto; y seguramente no teníamos temor ninguno fuesen falsificados, pues los comimos al lado de la misma fábrica.

La última ascensión es sumamente cansada, es una pendiente muy grande y el camino está lleno de piedras sueltas que le hacen á uno mirar con mucha atención donde pisa, pues hay puntos en que una caída pudiera ser fatal. Hora y cuarto tardamos desde las chozas de Urbía hasta la ermita de Aitzgorri: en esta ermita se venera un Crucifijo que se dice aparecido: en la verja de la capillita acostumbran los romeros á atar cintas y coger otras dejadas por otros anteriores: delante de la ermita hay una verja, precaución muy buena, pues es tal el abismo que cualquier persona algo propensa á vértigos no podría en este punto librarse de ellos. El panorama desde la ermita es ideal, inmenso; á los pies se ve la línea del ferro-carril en el trozo de Zumarraga á Otzaurte y la continuación á Alsasua. Un tren visto desde aquí parece un ratoncillo entrando y saliendo por agujeros, pues en todos estos sitios la vía se ve á cada paso interceptada por infinidad de túneles: allá á la derecha y hasta donde la vista ya no alcanza se ven multitud de pueblos de la provincia de Alaba y Búrgos, se ve perfectamente á simple vista la capital Vitoria y todos los campos parecidos á un colossal plano topográfico: enfrente y á la izquierda tenemos á casi toda

la provincia. No se ve San Sebastian á causa de interponerse los montes de Hernio y Aralar; se ve perfectamente la peña de Aya y en días claros hasta se distinguen los picos de los Pirineos. Largo rato permanecimos en este sitio sin cansarnos de admirar tan grandioso panorama, para mí imposible de describir. El viento bastante fuerte que corría era muy fresco y nos obligó á emprender la bajada: si penosa fué la subida no lo fué menos aquella, pudiendo decirse que fué lo más cansado de la expedición, y eso que todos los excursionistas dieron muestras de ser grandes andarines.

En Urbía mientras unos prefirieron bajar á Aranzazu á coger el coche, otros cuantos encontramos mejor hacer la bajada por Aloña visitando de paso las minas ya antes mencionadas de Catavera. En este punto la R. C. A. de minas tiene una explotación y abierta una galería de cerca de un kilómetro de larga; de ella se extrae rico mineral de galena argentífera y calamina.

La bajada hasta Oñate no ofrece gran cosa de particular, sino que parece eterna por lo larga y cansada. No fué poco el placer que recibimos al ver ya Oñate y pensar que con cuánto gusto cogeríamos la cama aquella noche. Ya en la fonda nos aguardaban los que bajaron por Aranzazu, que lo hicieron también sin novedad; y excusado parece repetir que si la noche anterior se cenó con apetito, en ésta no faltó tampoco.

Una particularidad notada en Aitzgorri y que se me olvidaba mencionar, es que las peñas de que está compuesto el monte están llenas de fósiles de conchas y caracoles marítimos y plantas.

A la mañana siguiente, á eso de las ocho, subimos por la carretera de Aranzazu otra vez con dirección á la afamada cueva de Guesalza. Sobre ésta, corren entre los aldeanos mil historias á cual más medrosas; quién dice que si á la noche salen llamas y lamentos de su interior; otros aseguran que el que una vez penetre en ella ya no sale, y lo cierto es que de campesinos, aun de los que viven cerca de ella, no haya miedo que se atrevan á entrar: esta cueva se halla situada bajo la venta del mismo nombre de Guesalza: realmente se comprende, por su extraña forma y proporciones enormes que tiene á la entrada, que haya dado pie para mil consejas: hay también varias particularidades; el río, cuyo cauce viene en dirección de la cueva y penetra dentro de ella, está por lo general con no gran abundancia de agua, y en estos casos el río, que trae bastante corriente, á pocos

pasos de la cueva se filtra en el suelo como por encanto, desapareciendo. Vuelve á aparecer al otro lado del monte, frente á la cueva de San Elías y junto al molino de Jaturabe; se supone que va por debajo de la cueva é indudablemente atraviesa todo el monte. La entrada de esta cueva de Guesalza no es muy cómoda, la continuación para explorarla requiere gran flexibilidad de músculos, hay que ser gimnasta y todos lo fuimos. El interior está lleno de troncos enteros y de ramas que las grandes riadas de invierno deben arrastrar con tal violencia, que hay sitios donde se ven hasta diez metros de altura. Después se encuentra un camino formado por una especie de grijo, encontrándonos bruscamente detenidos por unas grandes peñas materialmente llenas de troncos, ramas y malezas arrastradas por el agua; de ese punto en adelante no se puede seguir. Habrá desde aquí á la boca sobre unos ciento cincuenta metros: á la izquierda de esta especie de barrera hay una sima cuyo fondo, á juzgar por el ruido de las piedras que lanzamos, tendrá unos diez á quince metros de altura, terminando el fondo en un pozo de agua profundo: á la derecha, y escalando con bastante trabajo unas colosales peñas, encontramos otras galerías que se bifurcan en varias direcciones: una de ellas va hacia la misma entrada, encontrándose uno de golpe delante de un abismo: otra, y al final de esta fué el verdadero obstáculo, tenía una sima cuya profundidad no pudimos medir á causa dè que la cuerda que llevábamos y tenía unos 25 metros de largo, no tocaba el suelo, advirtiendo que por arriba las bóvedas son increíblemente altas: en algunos sitios no es posible calcular su altura porque la luz de la vela no alcanza hasta el techo. Encontramos magníficas stalagmitas de más de dos metros de altas, nacidas ó formadas en el suelo figurando grandes cirios y de las diversas formas de stalactitas, oquedades y cosas raras que en esa cueva se encuentran podría escribirse una obra. Lo único que haré notar es que en este último punto, que respecto al primer suelo de la cueva está formado de una especie de polvo blando y seco, no encontramos más huellas que las que en el viaje anterior dejamos mi guía y yo; así es que casi podemos creer haber sido los primeros que han estado en este último sitio.

No siendo posible continuar adelante por el obstáculo indicado, nos vimos precisados á volver, quedando todos los excursionistas muy complacidos de haber visitado esta extraña cueva. Nuestra idea era haberla atravesado de parte á parte, pero por el obstáculo antedicho

no tuvimos más remedio que desistir, volviendo ya de este punto sin novedad á Oñate.

Olvídaseme mencionar la visita á la cueva de Aizkirri, cueva importante bajo el punto de vista de haber sido habitada por fieras: su suelo está lleno de huesos del oso de la caverna y hiena de la misma época; está muy deteriorada por el poco cuidado con que se han hecho algunas excavaciones. No comprendo el afán de algunos visitantes en romper por puro capricho éstalactitas y éstalagmitas sin provecho alguno; este capricho se puede llamar salvajada.

Los frailes del Seminario de Vergara han logrado formar esqueletos completos de oso y hiena, segun mis noticias.

Esta cueva pertenece á la Sra. Vda. de Mendía.

Hasta la tarde, después de comer, no hicimos la vuelta á San Sebastian, deteniéndonos un momento en Legazpia, que tiene algunas curiosidades que admirar en la iglesia y en la plaza del pueblo, donde está situada la casa de la Villa, que ostenta en su fachada un monumental escudo, y ya desde este punto hasta San Sebastian no ofreció nada de particular el regreso; y doy fin á esta memoria demasiado larga y escrita como por quien no tiene costumbre de hacerlo, pero se ve obligado á ello por prescripción reglamentaria de la sociedad *Euskal-Batzarre*; á la que tengo la honra de pertenecer.

ROGELIO GORDÓN.

En San Sebastian, á 7 de Enero de 1893.

LAS VIDAS DE NUESTROS PESCADORES

Con este mismo título publicamos en el número 444 de la EUSKAL-ERRIA, correspondiente al 10 de Noviembre último, un artículo en el que hacíamos algunas consideraciones sobre la necesidad de adoptar medidas para garantir en lo posible la vida de nuestros pescadores.

Entendíamos que ya que de asunto de tanta importancia se trata, bien podrían exigirse determinadas condiciones á las embarcaciones de pesca que las hicieran insumergibles en la manera posible, y de este modo ofrecieran alguna mayor garantía de seguridad para nuestros pescadores; y de igual modo creíamos que también se evitarían muchas víctimas dotando de chalecos salvavidas á sus tripulantes.

El problema, sin embargo, presentaba grandes dificultades.

La suprimida Comisión Central de Pesca, animada de los mejores deseos en favor de nuestros pescadores, lo estudió detenidamente, sin encontrar una solución práctica, y pidió, para ilustrarse más, las opiniones de las autoridades de Marina de las provincias del litoral cantábrico, en donde por lo tormentoso del mar, condiciones de sus puertos y clases de pesca que se explotan, se hace más difícil remediar los males que lamentamos.

Las opiniones emitidas por aquellos valientes marineros, que condensan en los informes oficiales, hasta ahora recibidos, los respectivos Comandantes de Marina, y otras particulares que tenemos, son tan diversas y opuestas, que es difícil formar juicio sobre el asunto, y sólo vienen á demostrar lo complejo y arduo del problema planteado.

Mientras algunos, quizá los menos, creen que es conveniente y factible exigir desde luego que las embarcaciones que se dedican á la pesca de afuera, llenen determinadas condiciones que aseguren su insumergibilidad y que vayan provistos sus tripulantes de chalecos sal-

vavidas, otros opinan que sería más práctico adoptar medios indirectos para llegar al mismo resultado que conceptúan conveniente; y últimamente, no pocos de los patrones y marineros del Cantábrico, entienden que no es posible ni conviene hacer alteración alguna en las embarcaciones y forma en que se hace la pesca en aquellos mares.

Los dos informes que á continuación trascribimos, puede decirse condensan los diversos criterios, pues aunque redactados por las autoridades respectivas de dos de las Comandancias de Marina del Cantábrico, están basados en las opiniones de la gente de mar que se ocupa en las industrias de pesca, lo que les da mayor fuerza.

Dice el uno: «Como una de las provincias marítimas en la que los siniestros de mar son más frecuentes, no por la impericia marinera, sino por lo tormentoso del Cantábrico que al formar en la gente de mar el mayor hábito á luchar con dificultades y peligros, los hace más animosos para no prevenir, como debieran, contingencias insuperables, reunido á la pobreza extrema de recursos que esta azarosa y mal remunerada profesión determina, sería altamente justo y humanitario que el Estado proveyera á arbitrar é imponer los medios más adecuados á tal fin, en forma que se combinase de manera que no implicara trabas al santo y legítimo derecho del trabajo; mas esta misma pobreza, y lo rudo del carácter de la marinera han de hacer punto ménos que imposible la imposición y realización de los medios á propósito, que el buen sentido técnico aconseje, tanto por lo que solamente el carácter de imposición ya por sí reviste para que desgraciadamente lo sientan como aversivo, como por la escasez de elementos con que para la buena policía de los puertos cuentan hoy las autoridades de Marina.

»Muy oportuno se conceptúa, además de los medios supletorios y preventivos, ya en uso, de señales de peligro desde tierra, el que las embarcaciones lleven aguja náutica para casos de nieblas, el cerrar el puerto con prudente previsión, especialmente para la clase de embarcaciones de que se trata, y aún más para los que tienen barra á su entrada con otras más, el que se construyesen insumergibles por medio de cajas de aire de zinc colocadas á popa y proa, y adosados á los costados por ambas bandas cilindros del mismo metal, también revestidos con secciones que las incomunicasen entre sí mismas, ó salchichones llenos de polvo de corcho, lastre de agua en cuarterolas, libres para facilitar la insumergibilidad, y unido á todo el que fuera

obligado el uso de los chalecos salvavidas como parte integrante de los pertrechos con que se debe esquifar: para obtener el resultado que se procura, se consideran más eficaces, sin embargo, los medios indirectos que los directos, y entre los primeros podrían adoptarse los siguientes:

»1.º El decretarse por la superioridad que las Comandancias de Marina no pudieran autorizar la construcción de embarcaciones que se dedicaran á la pesca de altura sin que llenaran las condiciones que se dictasen.

»2.º Que á todo patrón de esta clase de barco en que ocurriera algun accidente desgraciado, y se juzgara en la sumaria instruida con tal motivo, el que se hubiera podido evitar si hubiera salido en las condiciones debidas, se le juzgue como reo de imprudencia temeraria ó se le inhabilite para ejercer con tal cargo, recogiéndole su nombramiento.

»3.º Que en las ventas de embarcaciones, y para legalizarlas en el registro de inscripción de las Comandancias, sea condición obligatoria el que tengan tantos chalecos salvavidas más uno como remos pueda armar, con sello de la Capitanía y nombre de la barca.

»4.º El que sólo á esta clase de embarcaciones esquifadas con tales requisitos fuese de aplicación la Real orden de 25 de Noviembre último.»

El otro informe á que nos referimos dice textualmente: «En el acta de la sesión celebrada por la Junta de pesca y piscicultura de esta provincia el 29 de Diciembre último, consta lo siguiente: Seguidamente se procedió á la lectura de un oficio que dirigió al señor Comandante de Marina de esta provincia el Excmo. Sr. Presidente de la Comisión Central de Pesca. La Junta ha oido el parecer de los patrones de lanchas pescadoras de altura, citados al efecto, indicándoles los diferentes sistemas que podrán adoptar para conseguir que las embarcaciones sean insumergibles, y después de detenida deliberación expusieron atinados razonamientos para demostrar que, dada la forma en que ejercen la pesca y los temporales aquí reinantes, para librarse de sus peligros la experiencia les ha aconsejado el disminuir el peso y resistencia de las embarcaciones; toda reforma que tienda á hacerlas insumergibles exigiría el aumento de peso y resistencia, además embarazaría las maniobras y las embarcaciones serían de poca duración. En conclusión opinaron que no siendo

»embarcaciones con cubierta, no es fácil el laudable objeto de la Comisión; y como quiera que en esta costa no puede hacerse la pesca en barcos de esta clase, porque necesitarían tener grandes dimensiones, opinan que el mejor sistema es el que usan en la actualidad. »Respecto á los chalecos salvavidas encuentran poco práctico su uso »por lo que embarazan los movimientos; pero existiendo diferentes sistemas sería conveniente se remitieran algunos modelos para entregarlos á la tripulación de alguna lancha como medio de prueba».

Por los dos informes anteriores se demuestra la dificultad de encontrar un medio práctico de dar mayores garantías de seguridad á nuestros pescadores; pero tiene tal importancia el asunto, que todos hemos hemos de procurar estudiar el problema, á que por nuestra parte dedicaremos preferente atención.

IPUIYAK¹

BI CHORIYAK

Kayol batian ari zan beti
 chori polit bat kantari,
 beste lagunbat kayol gañera
 etorri zitzayon ari;
 esanaz ¿Zertan zaude barrenen
 preso denbora guziko?
 ezdezu nik aña gauza eder
 sekulan zuk ikusiko;
 artaraño zan gustora bizi
 bere kayol ederrian,
 bañan orduban pena zitzayon

(1) Fábula señalada con *mención honorífica* en los Juegos florales celebrados en esta Ciudad en 1892.

sartu bere barrenian;
 pentsatu zuben andikan bere
 lagunagana juatia,
 eta puskatu egin baitzuben
 kayol artako atia;
 ustez lagunak billatutzera
 joantzan pozaz zoraturik,
 esanaz zeñen gauza ederrak
 ikusiko ditutan nik;
 bañan nola zan elur denbora
 otzak zuben ikaratu,
 eta lagunik iñola ere
 ezin zuben ark billatu;
 ostera penaz beterik auzan
 lengo lekubaz oroitu,
 askotan zuben onek damuba
 nola zan andik mugitu;
 otzak gañua bazter batian
 egoten zan penaturik,
 andikan egun batzubetara
 iltzan anchen gogorturik.

.

Onek chit ondo erakustendu
 guri zer zaigun pasatzen,
 lagun charraren esanak ontzat
 baldinbaditugu artzen;
 len ondo dagon lekuba orla
 errez baldinbada galtzen,
 sekulan ere suerte onikan
 eztubela ark izaten.

ROSARIO ARTOLA.



EL PADRE LERCHUNDI

SU ÚLTIMA OBRA¹

A todos los que, por divertirse, gozar de la frescura del verano y distraer la vista en la contemplación de hermosos paisajes y marinas, concurrieron el verano último á San Sebastian, llamaba no poco la atención un hombrecillo de mediana estatura, andar vacilante, corta y energica barba, brillantes ojos y bronceada color, que era como un reflejo de los desiertos africanos. Envuelto en los severos hábitos del fraile, rodeado de esa aureola que señala á los grandes caracteres, contrastaba su figura austera, española y castiza de pura raza, con todo aquel mundo elegante, superficial, alegre, recargado de colorines que en la Concha ó el Boulevard era gala de la estación donostiarra.

¿Quién era aquel frailecillo modesto, figura de retablo medio-eval, que por allí paseaba? Ya mis lectores lo estarán diciendo: el padre Lerchundi.

Bascongado,—pues nació en Orio, una aldeilla que se baña en ancho río, y que, por su originalidad y fantástica traza, parece un pequeño Venecia guipuzcoano,—amante de su país, el padre Lerchundi, hombre de corazón, siente allá en los desiertos africanos la nostalgia de su patria, sus primitivas costumbres, sus inenarrables y poéticos cuadros... Casi todos los años el misionero llega á su aldea, no de otro modo que los peregrinos de *Tanhäuser*, visita su casa natal, recuerda su niñez, goza como cristiano y como artista, confórtase, en fin, para seguir con fe su obra humanitaria en Marruecos.

(1) Si bien la EUSKAL-ERRIA, rindió hace poco el debido tributo al ilustre hijo de Orio, felicitándole por su nueva obra, se complace hoy en publicar el siguiente artículo crítico de la misma, debido á un conocido escritor y entusiasta admirador del M. R. P. Fray José de Lerchundi.

No es extraño, pues, que el padre Lerchundi estuviera en San Sebastian. Llevábale el deseo de visitar su patria, pero también el amor á su empresa. Mientras la gente frívola se divertía, Lerchundi no paraba un momento, recogiendo óboles, llamando á todas las puertas, reuniendo gentes, emprendiendo empresas, con esa fe y esa actividad que han distinguido siempre al misionero, mezcla de explorador y sacerdote.

* * *

De la misión del padre Lerchundi en Marruecos, nada hemos de decir: conocida es su obra. Pero no solo es hombre emprendedor, caritativo, sino también sabio e ilustrado. Demuéstralos su última obra titulada *Vocabulario hispano-marroquí*.

Conocido es como excelente arabista el Padre José Lerchundi. En 1872 publicaba en Madrid la primera edición de sus *Rudimentos del árabe vulgar que se habla en el Imperio de Marruecos*, obra muy celebrada por hombres inteligentes, así nacionales como extranjeros, especialmente por la Real Academia Española, cuyas son estas palabras:

«El padre Lerchundi ha dado á su obra un carácter eminentemente práctico, pero sin apartarse un punto de la exposición metódica y científica de la materia. Para ello, dejando á un lado las enojosas repeticiones de los métodos usuales de Ahn y Ollendorff, se acerca al más antiguo y sencillo de Robertson, mejor dispuesto para personas algo avézadas á estudios literarios. El lenguaje es claro, por lo cual no se debe negar á los *Rudimentos* del padre Lerchundi originalidad, mérito relevante y utilidad bien manifiesta, cualidades que hacen á la obra digna de la mayor protección por parte del Gobierno.»

Como se ve, el título del libro se conforma más á la modestia del autor que á la importancia de la obra, pues no se trata de unos simples *rudimentos*, sino de una buena gramática, que sirve de texto en España y Alemania á los que se dedican al estudio del dialecto de Marruecos. Así es que, aun cuando obras de esa clase tienen ordinariamente poca salida, porque no son muchos los que gustan emplear el tiempo en estudios serios, la primera edición de la del padre Lerchundi se agotó en un plazo relativamente breve, y hasta hace tres años no se ha podido publicar la segunda edición, notablemente corregida y aumentada, para lo cual fué preciso montar en Tánger una